

Nouvelles pratiques sociales



Madeleine Gauthier, *Les jeunes chômeurs, une enquête*, Institut québécois de recherche sur la culture, Collection « Document de recherche », 1988, 302 p.

Jean-François René

Volume 2, numéro 2, automne 1989

Chômage et travail

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/301061ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/301061ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université du Québec à Montréal

ISSN

0843-4468 (imprimé)

1703-9312 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

René, J.-F. (1989). Compte rendu de [Madeleine Gauthier, *Les jeunes chômeurs, une enquête*, Institut québécois de recherche sur la culture, Collection « Document de recherche », 1988, 302 p.] *Nouvelles pratiques sociales*, 2(2), 197-201. <https://doi.org/10.7202/301061ar>

Les jeunes chômeurs, une enquête

Madeleine Gauthier

Québec,

Institut québécois de recherche sur la culture

Collection « Document de recherche »

1988, 302 p.

Nombreuses sont les études qui traitent, ces dernières années, du chômage des jeunes au Québec. De prime abord, lorsque arrive un nouveau document sur cette question, il importe de se demander quel peut-être son apport. Cette enquête, sans révolutionner le monde de la connaissance par rapport à ce problème social, n'en comporte pas moins un intérêt évident à la lecture.

La recherche de Madeleine Gauthier et de son équipe remonte aux années 1985-1986. C'est une étude exclusivement qualitative, mis à part quelques compléments d'information faits à partir des données statistiques de l'époque. Au total 58 jeunes, dont l'âge varie entre 15 et 29 ans, furent interviewés. L'échantillon comprend un peu plus d'hommes que de femmes. Près de la moitié habitent la ville de Québec, tandis que les autres proviennent des régions de Bellechasse, Thetford Mines et Montmagny. Environ 80 % des jeunes interrogés ne possèdent au mieux qu'un diplôme d'étude secondaire (DES).

Les objectifs de l'étude restent assez généraux :

Non seulement souhaitons-nous percevoir chez les jeunes les conséquences individuelles d'une situation de chômage, mais nous espérons détecter [...] une éventuelle restructuration des modes de vie et une conception différente du travail et du temps libre (p. 22).

Conséquemment, on cherche moins à conclure qu'à tracer à grands traits quelques caractéristiques majeures.

Ainsi, à l'image de tout ce qui s'écrit sur la situation des jeunes à l'intérieur du marché du travail, la majorité des jeunes interviewés n'ont accédé par le passé qu'à des emplois précaires. Qui plus est, cette situation dépasse largement les premiers boulots, s'instituant pratiquement ici comme un état de vie.

Une fois sans emploi, le soutien familial revêt une importance capitale, tant au plan du soutien matériel que psychologique. En ce sens, une bonne majorité des jeunes rencontrés demeurent toujours avec les parents. L'étude souligne :

Dans les périodes difficiles, l'absence de la famille revêt une importance qu'on ne soupçonne pas aux temps doux... Rares sont les formes de solidarité qui peuvent compenser à la fois pour le logement, l'alimentation et l'encouragement. Ce dernier point prend tellement d'importance que c'est sa perte ou son absence qui semble le plus troubler nos interviewés (p. 116).

Après la famille, les amis proches paraissent les personnes les plus propices à offrir la solidarité nécessaire pour traverser cette période difficile. Bien que ce ne soit pas le lot de tous, certains jeunes étant plus isolés, plusieurs témoignent de manifestations de solidarité fort intéressantes :

Les amis se refilent des emplois, un projet gouvernemental ou ils font la corvée pour la construction de la maison d'un copain [...]. Un jeune couple qui refuse l'aide sociale pour des raisons morales, a reçu des meubles et des vêtements du voisinage. Le bébé qui n'est pas né « est déjà habillé jusqu'à l'âge de trois ou quatre ans », au dire de la mère (p. 118-119).

Notons toutefois que si cette solidarité de réseaux semble avoir parfois son importance, la plupart des jeunes interviewés se montrent peu enclins à participer à des associations plus organisées, désertant donc les formes plus collectives de regroupement.

De son côté, l'école en prend pour son rhume. Très critiques, la majorité de ces jeunes soulignent qu'ils n'aiment pas l'école et qu'ils n'y ont guère

eu de succès. Les raisons évoquées sont fort nombreuses, allant de l'impression d'y perdre son temps au désir grandissant d'accéder à un certain degré d'autonomie par le travail. Peu y ont donc vécu une expérience positive.

Toutefois, au-delà de ces diverses constatations par rapport aux lieux de socialisation qui précèdent et/ou entourent l'univers du travail, c'est dans son questionnement sur la place qu'occupe le travail dans la vie de ces jeunes que réside l'épine dorsale de cette étude. Ces jeunes possèdent-ils encore une forte éthique du travail? Comment gèrent-ils leur temps de non-travail? Peut-on parler de la création d'un espace de non-travail? La réponse à ces questions passe par une constatation générale qui donne le ton à l'ensemble :

Les comportements observés par le biais de la situation financière des jeunes chômeurs et de leur occupation du temps ont révélé l'existence de catégories fort diversifiées à l'intérieur d'une situation elle-même marginalisante (p. 255).

Impossible d'avoir du jeune chômeur un portrait unique. Il y a des portraits, des réalités qui varient en fonction d'une multitude de facteurs. Cependant, un trait commun : le travail demeure au centre de la vie de la majorité de ces jeunes. Il représente, au-delà du gagne-pain, un lieu de socialisation majeur, qui permet de sortir de l'isolement souvent produit par un trop long chômage. La majorité de ces jeunes se définissent par rapport à l'univers du travail, que ce soit à partir des expériences passées, ou en fonction de l'emploi rêvé.

Ce qui fait dire à l'auteure que contrairement à ce que Paul Grell affirme dans sa propre étude sur les conséquences du chômage, il est difficile de parler ici d'un « espace social du non-travail » (1985). Pour Madeleine Gauthier et son équipe, au contraire, il semble que « l'espace social occupé par les jeunes [...] côtoyés est presque entièrement centré sur le travail : leurs aspirations en sont empreintes » (p. 94). À preuve, le fait que plus de la moitié des cas occupent une partie de leur temps de vie dans « du travail à temps partiel, au noir, dans le cadre d'un programme d'employabilité qu'ils échangeraient, dans tous les cas, pour du travail à plein temps, régulier et avec possibilité de carrière » (p. 94).

Elle ajoute :

[...] pour pouvoir affirmer l'existence d'un tel espace social, il aurait fallu donner une définition restrictive du travail et réserver la notion « d'espace de non-travail » à l'absence de travail salarié, régulier et à plein temps (p. 94).

Or, pour l'auteure, toutes les formes de travail, que ce soit le travail à temps partiel, le travail au noir etc., doivent être considérées comme étant du travail, ce qui nous oblige à continuer à percevoir la vie de ces jeunes comme étant toujours définie par rapport à un « espace social du travail ».

Ici, il m'apparaît y avoir une certaine méprise quant à l'interprétation des travaux de Grell. Lorsque ce dernier ouvre la porte à un possible « espace social de non-travail » en tant que nouveau mode de vie, nouvelle culture, il annonce bien le recul du travail salarié et non de toute forme de rapport au travail :

[...] la crise est-elle simplement l'effondrement d'une culture fondée sur le travail salarié? Ne signifie-t-elle pas plutôt qu'une culture nouvelle cherche à s'affirmer et que le travail salarié, au sens où nous l'entendons aujourd'hui, n'en est plus forcément le centre? (Grell, 1985: 56).

Un peu plus loin Grell dira :

C'est ainsi que parmi les chômeurs que nous avons interviewés, certains développent des formes très poussées d'autosuffisance, que d'autres s'appuient sur des solidarités très étendues et de façon générale la famille mononucéaire, à travail traditionnel et revenu unique, est en net recul (Grell, 1985: 57).

En clair, la notion d'« espace social de non-travail » chère à Grell n'exclut pas toutes les formes de travail, bien au contraire. Au-delà de ces nuances conceptuelles, la distinction entre les deux recherches réside peut-être plus dans l'importance que revêt encore le travail, quel qu'il soit, pour les interviewés. Ceux de l'étude de Gauthier considérèrent encore le travail comme étant relativement au centre de leur vie. Ils auraient plus de difficulté, contrairement aux interviewées de l'étude de Grell, à se créer une véritable vie en dehors du monde du travail salarié.

Comment alors expliquer de telles variations entre les deux enquêtes? Sans que cela soit nécessairement l'unique raison, il faut noter des différences importantes dans la collecte des données: 1) La région choisie, majoritairement à Québec pour Gauthier, alors que c'est beaucoup plus à Montréal pour Grell; 2) L'âge des répondants: 60 % ont 26 ans et plus chez Grell, et jusqu'à plus de 40 ans, alors que plus de 80 % des interviewés de Gauthier ont moins de 25 ans; 3) Enfin, la scolarité: 45 % des interviewés de Grell ont au moins un diplôme collégial (DEC), contre moins de 25 % pour l'autre étude.

Ce sont des différences majeures qui peuvent modifier complètement les tendances. Des différences qui nous amènent à constater que le milieu,

l'âge et la scolarité peuvent influencer sur l'importance que prend le travail dans une vie, qu'il y a peut-être, par exemple, une remise en question plus forte chez les gens plus âgés (25-40 ans) et plus scolarisés (DEC et autres diplômes).

Mais les questions soulevées ici restent sans réponse : qu'est-ce que l'on doit considérer comme étant du travail et, par conséquent, créateur d'un espace social du travail ? Le travail salarié uniquement ? Alors, où doit-on situer toutes les formes que prend le travail à travers la précarisation de l'emploi ? Que fait-on du travail domestique historiquement dévolu aux femmes ? Globalement, c'est donc toute la question de la centralité du travail dans notre société et la crise potentielle de cette centralité, qui est présente ici, question qui génère depuis plusieurs années un débat sociologique important.

En terminant, voici quelques commentaires critiques vis-à-vis de l'enquête de Gauthier. Ainsi, il m'apparaît évident que le texte final manque de colonne vertébrale ; cela est probablement dû à des hypothèses de départ trop larges, trop générales. Cette fluidité initiale donne un compte rendu final peu étoffé et relativement évasif au plan de ses conclusions. Il faut souvent débusquer de notre propre chef les principaux traits dont rend compte ce matériau.

Ajoutons que par moments, certains passages souffrent aussi d'une trop rapide mise en forme. Il en va ainsi de l'essai de typologie des « chômeurs sans masque » des pages 146 et 147, dont il m'est difficile de rendre compte tellement le passage est peu clair et peu développé.

Cela dit, malgré ces dernières limites, il s'agit d'un apport intéressant à prendre pour ce qu'il est : une invitation à interroger nos certitudes sur les rapports qu'établissent les jeunes avec le monde du travail.

Jean-François René

Étudiant au doctorat en sociologie à l'Université de Montréal

Chargé de cours en travail social à l'UQAM et à l'Université de Montréal

Bibliographie

Grell, Paul (1985). *Étude du chômage et de ses conséquences : les catégories sociales touchées par le non-travail. Histoires de vie et mode de débrouillardise*, Montréal, Groupe d'analyse des politiques sociales, École de service social, Université de Montréal.